

# La ville dans quelques œuvres anthumes de Mohammed Khaïr-Eddine

---

BERNOUSSI SALTANI

À Anna Zoppellari  
*Notre mémoire collective ne te perdra jamais :  
ma reconnaissance, mon admiration  
et mes profonds regrets.*

## INTRODUCTION

**B**ERCEAU DU POÈTE MAIS TOMBEAU DE L'HOMME ou la ville dans *Agadir*, *Une Odeur de mantèque*, *Une vie, un rêve, un peuple, toujours errants* et *Légende et vie d'Agoun'chich* de Mohammed Khaïr-Eddine, telle est la problématique que j'essaierai de clarifier dans ce qui suit.

Mohammed Khaïr-Eddine, « *ce grand poète de la colère*<sup>1</sup> », comme Achille, le héros de la colère, terrorisait, intellectuellement, littérairement et socialement tous ses confrères, ses admirateurs comme ses détracteurs. Il n'aimait pas trop communiquer, c'est-à-dire faciliter à autrui l'appréhension de ses œuvres, ses positions sociales, culturelles et esthétiques. Cela explique le peu d'interviews qu'il a données et le très peu de communications qu'il a présentées. Parmi ces dernières celle sur le thème de la ville, donnée le 15 avril 1987 à l'université de Meknès et qui est restée inédite dans les archives de Guy Dugas jusqu'à ce qu'elle fût publiée par Zohra Mezgueldi sous le titre « *L'imaginaire fertile du gène dans le désert de la ville*<sup>2</sup> ». Pour Mohammed Khaïr-Eddine, la ville est bien évidemment « une métaphore obsédante » mais elle est aussi une réalité mangeuse de l'homme amazigh comme cela fut déjà remarquée par son compatriote maghrébin Ibn Khaldûn au XIV<sup>ème</sup>

---

<sup>1</sup> Abdellatif Abboubi, *Mohammed Khaïr-Eddine, le temps des refus, entretiens 1966-1995*, Paris, l'Harmattan, 1998, p. 7.

<sup>2</sup> Mohammed Khaïr-Eddine, *Expressions maghrébines*, vol. 5, n° 2, hiver 2006, dossier coordonné par Zohra Mezgueldi, p. 149-155.

siècle, dans son célèbre ouvrage *Le Livre des exemples sur l'histoire des Arabes, des Perses et des Berbères*, connu sous le nom d'*Al Muqaddima*. C'est aussi un thème essentiel chez les poètes préférés de Mohammed Khaïr Eddine que sont Charles Baudelaire et Arthur Rimbaud et qui sont présents comme personnages ou par intertextualité dans beaucoup de ses textes. D'ailleurs chez ces deux-là, comme d'ailleurs chez son ami Mostapha Nissaboury, la ville est l'espace qui voit naître le poète et mourir l'homme. Et le poète naît justement de la ville et en ville pour dénoncer cette mort d'homme ; d'où son éviction souvent de la cité, à commencer par Platon.

Espace de l'ambiguïté même, la ville dans les œuvres de Mohammed Khaïr-Eddine file ses métaphores de la vraie vie du langage et de la mort de l'homme dans des paradoxes qui choquent la transparence et l'ordre et célèbrent le chaos et la fragmentation. C'est de ce chaos et de ses fragments qu'il éparpille avec fracas que naît le poète : étranger, iconoclaste, autre et créateur de lui-même. C'est de la ville, espace abiotique pour l'identité de l'homme maghrébin, qu'émerge un être saxatile, le moi du poète, terrible rival du chanteur. Le chanteur, lui, a encore toute l'étendue du désert, des montagnes et des plaines pour continuer à composer ses chants, à se faire aduler par les siens.

Le poète lui ne fait pas partie de la communauté citadine. Il est particulier, il est autre. Il est étranger à la cité bien qu'il y renaisse, car il sait que le pouvoir, tout pouvoir, appelle à « la sédentarisation urbaine et la prise des villes<sup>3</sup> » pour asseoir son autorité et se défendre contre les tribus nomades et bédouins, dont Mohammed Khaïr-Eddine est issu :

Le Maghreb, écrit Ibn Khaldûn, appartenait aux Berbères plusieurs milliers d'années avant l'Islam. Leur civilisation était entièrement bédouine. Ils n'avaient aucune culture sédentaire, du moins depuis assez longtemps pour atteindre quelque degré de perfectionnement. Les Francs et les Arabes qui régnerent sur eux n'eurent pas le temps d'y enraciner leur propre culture. Ils continuèrent donc à vivre comme des Bédouins<sup>4</sup> ;

et par là échappe au contrôle du pouvoir des colonisateurs comme des monarchies issues de leur propre peuple. Cette méfiance amazighe à l'égard de la monarchie a traversé tant de siècles mais on la retrouve pratiquement intacte dans les œuvres de Mohammed Khaïr-Eddine, publiées de son vivant.

---

<sup>3</sup> Ibn Khaldûn, *Discours sur l'Histoire universelle, Al'Muqaddima*, traduction nouvelle, préface et notes par Vincent Monteil, Paris, Sindbad, 1978, t. II, p. 712.

<sup>4</sup> *Ibid.*, t. II, p. 740.

## 1. IBN KHALDUN LU ET OCCULTÉ

On ne peut faire l'économie d'un détour par le sociologue maghrébin Ibn Khaldûn si l'on veut comprendre les relations entre la ville, le Maghrébin amazigh ou berbère et la colonisation, surtout quand il s'agit de la littérature maghrébine des Amazighen dans la langue de l'autre, le latin sous l'empire romain, l'arabe de la conquête musulmane à aujourd'hui et le français depuis la colonisation française.

Tout d'abord il importe de savoir que Ibn Khaldûn parle discrètement et parfois très franchement de la colonisation arabe, de ses bénéfiques et de ses dommages pour les Amazighen et d'autres peuples. Sa phrase « *Dès qu'un pays est conquis par les Arabes, il ne tarde pas à s'écrouler*<sup>5</sup> » est très célèbre et notamment chez les Amazighen du Maghreb. Elle a fait couler beaucoup d'encre et a été bien exploitée par les colons français pour tenter de séparer les Amazighen des Arabes. Plus important encore, Ibn Khaldûn fut le premier à brosser les portraits du colonisateur et du colonisé et quelques remarques judicieuses de ce grand savant du XIV<sup>ème</sup> siècle, né à Tunis en 1332 de J.C et ayant vécu de nombreuses années au Maroc et en Egypte, méritent d'être rapportées ici :

On voit toujours la perfection (réunie) dans la personne d'un vainqueur. Celui-ci passe pour parfait, soit sous l'influence du respect qu'on lui porte, soit parce que ses inférieurs pensent, à tort, que leur défaite est due à la perfection du vainqueur. Cette erreur de jugement devient un article de foi. Le vaincu adopte alors tous les usages du vainqueur et s'assimile à lui : c'est de l'imitation (iqtidâ') pure et simple.

Or, on pourrait croire que la supériorité du vainqueur tient à ses usages et à ses coutumes, et non à son esprit de clan ou à sa grande force. C'est encore une conception fautive de la supériorité. En conséquence, on observe toujours que le vaincu s'assimile au vainqueur, dont il copie les vêtements...

C'est au point qu'une nation, dominée par sa voisine, fera grand déploiement d'assimilation et d'imitation...

Quand un peuple perd le contrôle de ses propres affaires est réduit comme en esclavage et devient un instrument aux mains d'autrui, l'apathie (takâsul) le submerge. Il perd, peu à peu, tout espoir...

Les vaincus s'affaiblissent et deviennent incapables de se défendre. Ils sont victimes de quiconque veut les dominer et la proie des gros appétits<sup>6</sup>.

Ce sont ces remarques judicieuses de Ibn Khaldoun qui forment le socle de cette œuvre, qualifiée par Jean Déjeux de « *magistrale...bien connue*<sup>7</sup> » qui est *Portrait du colonisé, précédé de Portrait du colonisateur* d'Albert Memmi<sup>8</sup>. Albert Memmi, tunisien et donc compatriote d'Ibn Khaldûn, a puisé son épistémè sur la colonisation

<sup>5</sup> *Ibid.*, t. I, p. 295.

<sup>6</sup> *Ibid.*, t. I, p. 291-293.

<sup>7</sup> Jean Déjeux, *Littérature maghrébine de langue française*, Ottawa, Editions Naaman, 1973, Chapitre X, *Albert Memmi ou l'homme dominé*, p. 306.

<sup>8</sup> Albert Memmi, *Portrait du colonisé précédé de portrait du colonisateur et d'une préface de Jean-Paul Sartre*, Paris, rééd., Payot, 1973.

dans *La Muqaddima* d'Ibn Khaldoun, texte très connu des Maghrébins et notamment des Tunisiens juifs – comme Gisèle Halimi, militante des droits de l'homme et anti-colonialiste –, amazighen et arabes, sans pourtant se permettre le moindre clin d'œil à Ibn Khaldûn.

Cette occultation nous rappelle aussi celle de *Hay ibn Yaqdan* de Ibn Tofayl par Daniel Defoe, auteur du célèbre *Robinson Crusoé* (1719) à une époque où le récit philosophique d'Ibn Tufayl était un best-seller, selon le témoignage même de Spinoza. Mais c'est encore une autre histoire !

Au père de la sociologie, nous devons aussi de très importantes perceptions de la ville chez le Maghrébin de son époque. Il souligne tout d'abord la « *rareté des villes au Maghreb* » et les caractères de civilisation toute bédouine des Amazighen et remarque que :

les Berbères étaient tous unis par l'esprit des corps et les liens du sang, qui sont les legs du bédouinisme. Les villes sont les résultats du goût pour la sécurité et le calme. Ce qui rend leurs habitants dépendants de leurs milices. C'est pourquoi les Bédouins n'aiment pas se sédentariser, à moins d'y être poussés par le luxe et la richesse, ce qui est rarement le cas<sup>9</sup>.

La ville maghrébine « *où se perdent la bravoure et l'indépendance*<sup>10</sup> », suprêmes valeurs des Amazighen, nom qui signifie « hommes libres », était un lieu abiotique pour les maghrébins autochtones. Et pour beaucoup de romanciers et poètes maghrébins de langue française, de Kateb Yacine à Mohammed Dib et Mourad Bourboune, de Driss Chraïbi à Mohammed Khaïr-Eddine, de Mostapha Nissaboury à Mohammed Loakira, de Mustapha Tlili à Abdelwahhab Meddeb et Tahar Bekri, la ville est le lieu de la perte de l'identité de l'homme maghrébin.

## 2. LA VILLE, TOMBEAU DES AMAZIGHEN

Mohammed Khaïr-Eddine demeure, avec Marguerite Taos Amrouche et Nabil Farès, le plus amazigh des écrivains et poètes maghrébins de langue française, c'est-à-dire le plus proche de la vision d'Ibn Khaldûn sur les dommages que la ville fait subir aux Amazighen :

Les sédentaires, écrit Ibn Khaldûn, connaissent tous les plaisirs. Ils ont l'habitude du luxe, des occupations mondaines et des désirs terrestres. Leurs âmes s'en trouvent teintées de toutes sortes de défauts et de vices... Les Bédouins (Les Berbères), au contraire, sont peut-être aussi intéressés que les autres par les affaires de ce monde. Mais il ne s'agit que de survivre, et non du superflu, ou de ce qui touche aux désirs et aux plaisirs... Comparés à ceux des sédentaires, leurs défauts et leurs vices sont moins nombreux. Ils sont plus près de l'état de nature et plus éloignés des mauvaises habitudes<sup>11</sup>.

<sup>9</sup> Ibn Khaldûn, *Discours sur l'Histoire universelle*, op. cit., t. II, p. 740-741.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>11</sup> *Ibid.*, t. I, p. 246-247.

Mohammed Khaïr-Eddine est aussi, comme par hasard, le premier à inaugurer son œuvre par la problématique de la ville, *Agadir*, publié en 1967. Au début du roman, le personnage- narrateur annonce que son « *premier soin* » est d'écrire à son chef pour

lui signaler le peu de chance que j'ai de redonner vie aux gens d'ici. Je ne suis pas le Bon Dieu. Ce sont des hommes traumatisés. Ceux qui ont vu cela de loin ne reviennent plus...que cette ville appartient désormais au désert voisin ; que les hommes pourront bien bâtir en pleine montagne (p. 11-12).

Un vœu pieux selon lequel la ville et les hommes doivent retourner au désert et/ou à la montagne, là où ils échapperont à la corruption et à l'esclavage. C'est sur quoi insiste ce « Moi » amazigh quand il harangue les siens en leur rappelant, par ce néologisme, ce qu'ils sont, ce qu'il est :

Sudique  
Ma Vraie Demeure Mon Diable et Mon  
Bon Dieu  
Sudique  
comme qui dirait ma mère ma terre ma vie comme  
qui partirait en voyage par les lavandes et les  
fougères  
des monts du lointain vêtus de soleil  
Sudique  
Ma Patrie Mon Simoun...  
vous savez que nous sommes libérés de par la catastrophe  
des royautes rudimentaires  
Vous connaissez le vice des royautes c'est  
se substituer à tout un chacun c'est  
prendre la place de tout le monde (p. 28).

Et l'on sait ce qu'il deviendra de la ville d'*Agadir* dans le roman-poème. La zoopsie s'accapare d'elle, la déshumanise, la bestialise, la peuple de monstres et la voue à la géhenne. Les ancêtres amazighen tels La Kahina et Youssef Ibn Tachfine (p. 53-77) sont jugés sévèrement pour avoir cédé à la Royauté et donc aux pièges de la ville : « *La monarchie appelle la ville* », rappelle Ibn Khaldûn<sup>12</sup>.

La ville est, selon Ibn Khaldûn, le lieu de la « *Hadara* », c'est-à-dire de « *la culture sédentaire*<sup>13</sup> ». Une culture dominée par le pouvoir et la doxa qui n'acceptent que rarement les écarts, encore moins la célébration de la nature. La cité est gardienne de l'orthodoxie, c'est-à-dire qu'elle est une sorte de nécropole pour les païens, ces ruraux qui vivaient dans les campagnes et les déserts et qui rendaient le culte à la nature, au lieu de se mettre à l'appel des sirènes de la ville et de sa

<sup>12</sup> *Ibid.*, t. II, p. 711.

<sup>13</sup> *Ibid.*, préface de Vincent Monteil, t. I, p. XXXIII.

culture. C'est pour cette raison que certaines tribus amazighen n'habitèrent les villes et ne se sédentarisèrent que contraintes et forcées. Les Amazighen finissent par « *se soumettre au joug de la cité* » alléchés par « *le confort et le luxe*<sup>14</sup> ». L'exode des ruraux (bédouins, montagnards, nomades) font, jusqu'à aujourd'hui, de la ville non pas une métropole, « *une ville mère* », mais un « *théâtre de multiples discriminations, d'affrontements identitaires*<sup>15</sup> ».

Dans ses deux derniers romans anthumes : *Une vie, un rêve, un peuple, toujours errants*<sup>16</sup> et *Légende et vie d'Agoun'chich*<sup>17</sup> – et je doute fort de la légitimité des textes posthumes tels que *On ne met pas en cage un oiseau pareil*<sup>18</sup>, *Il était une fois un vieux couple heureux*<sup>19</sup> et *Tobias*<sup>20</sup>, puisque Mohammed Khaïr-Eddine est décédé en 1995 – son point de vue sur la ville mangeuse des hommes libres reste identique à sa perception khaldûnnienne dans *Agadir*.

Dans le titre, on ne peut plus explicite, *Une vie, un rêve, un peuple, toujours errants*, la sédentarisation et son corollaire l'urbanisation ne semblent pas faire partie de l'identité amazighe et par voie de conséquence de celle de l'auteur, du narrateur et du personnage de Mohammed Khaïr-Eddine. Atmane Bissani qui a bien démêlé les écheveaux du titre dans son étude « L'expérience onto-poétique du rêve dans *Une vie, un rêve, un peuple, toujours errants...* » note avec justesse que

cette errance inscrite dans la permanence et le « toujoursisme » trouve refuge dans la faculté de rêver... un acte de survie, un acte de transition vers cet impératif existentiel qu'est la liberté d'Être<sup>21</sup>.

En effet, cette œuvre, la dernière écrite dans l'exil (1978), s'encadre par un incipit et un explicite relatifs à la ville qui détruit les hommes, les Amazighen, qui tirent leur nom de la liberté même. On les voit au début en pleine dégénérescence et ensauvagement dans la ville :

Encore cet abominable lieu ! Monde où les gens s'étripent entre les murs tombés, le grouillement des rats, des chats sauvages et le bourdonnement strident des insectes (p. 9).

<sup>14</sup> *Ibid.*, t. I, p. 245.

<sup>15</sup> Lorenzo Kihlgren Grandi, « Le siècle métropolitain », *Le Monde diplomatique, Manière de voir, Les villes, avenir de l'humanité ?*, n° 175, Février-Mars 2021, p. 7-8.

<sup>16</sup> Mohammed Khaïr-Eddine, *Une vie, un rêve, un peuple, toujours errants* Paris, Seuil, 1978.

<sup>17</sup> Mohammed Khaïr-Eddine, *Légende et vie d'Agoun'chich*, Paris, Seuil, 1984.

<sup>18</sup> Mohammed Khaïr-Eddine, *On ne met pas en cage un oiseau pareil*, Bordeaux, William Blake et Co, 2001.

<sup>19</sup> Mohammed Khaïr-Eddine, *Il était une fois un vieux couple heureux*, Paris, Seuil, 2002.

<sup>20</sup> Mohammed Khaïr-Eddine, *Tobias*, Rabat, Éditions Racines, 2006.

<sup>21</sup> Atmane Bissani, « L'expérience onto-poétique dans *Une vie, un rêve, un peuple, toujours errants* », dans *Mohammed Khaïr-Eddine. Enfant terrible et guérillero littéraire*, Interculturel/Francophonies, n° 35, Juin-Juillet 2019, Alliance française de Lecce, p. 203-204.



et on les quitte dans l'explicit engoncés dans le même marasme urbain :

...les voilà traînant sur les ruines des vieux murs abattus, s'assassinant, sortant dents et ongles... Ongles ? Non ! Sortant au lieu d'ongles des griffes acérées qu'ils mettent un temps fou à aiguiser contre les aspérités des pierres... Mais ils ne quittent jamais la ville, jamais ils n'éprouvent le besoin d'aller ailleurs... Hors de la ville qu'ils portent dans les gènes, il y avait autre chose, une nature qui se remembrait, une vraie vie... Mais ils avaient affreusement peur. Ils n'étaient rien de moins qu'un déchet de la vieille intelligence (p. 173).

C'est aussi dans la ville, où le personnage-narrateur se trouve englué, qu'il se dénie et renie les siens devenus sédentaires. Il se découvre malade et incapable de retrouver ce « là-bas », baudelairien certes, mais aucunement celui de *L'Invitation au voyage des Fleurs du mal*<sup>22</sup>, mais plutôt celui de *L'Étranger*, dans *Le Spleen de Paris (Petits poèmes en prose)*<sup>23</sup>

où il avait des amis et des sœurs qui dansaient au son des tambours que nous battions en cercle autour du feu! La nuit des idrnan (fête des crêpes) était belle, superbe, des crêpes volaient haut dans l'atmosphère, nous regardions chaque étoile, nous aimions le murmure des astres... (*Une vie, un rêve, un peuple, toujours errants* (p. 130),

et auquel il est devenu complètement étranger. Il renie, dans la ville qui fabrique la misère, la ségrégation entre Maghrébins et entre ces derniers et les Occidentaux (p. 131-132), que ce soit au Maghreb ou en France et détruit les valeurs des Amazighen, aussi bien son père qui le relie encore à « l'engeance » « des berbères » et que leur langue amazigh (p. 80-81). Sorties de leur contexte poétique, ces phrases soulèvent contre l'auteur un tollé général de la part de ses compatriotes amazighen, comparable à celui soulevé par « les patriotes » contre Driss Chraïbi du *Passé simple*.

La ville est non seulement une coupure douloureuse avec le monde des pasteurs, des nomades, des montagnes et des déserts, mais elle est aussi un miroir qui déforme, enlaidit et désidentifie. Mais avant cela, elle est une sirène qui charme et subjugué par ses artifices comme le raconte le personnage lors de sa première rencontre avec la ville :

Je partis un jour pour le Nord où tout changea. C'était la première fois que je voyais une ville. Je fus frappé par le nombre de voitures, de magasins, de cyclistes et par le bruit assourdissant de la cité. Mon père me confia à l'un de ses amis épiciers, le même qui m'avait ramené du Sud dans un autocar dégingué et poussif, puant la dégueulade. Cette épicerie se trouvait place Mers-Sultan à Casablanca (p. 137).

Il faut marquer le pas ici pour rappeler que le mot « marocanisé » ou « darijasé » « mers », prononcé « mersse » par les Marocains vient du français « mœurs » qui, à l'époque de la colonisation, désignait les « bordels » où des femmes marocaines juives,

<sup>22</sup> Charles Baudelaire, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, La Pléiade, t. I, 1975, p. 53-54.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 277.

amazighen et arabes étaient mises au service des soldats et des colons français. Le narrateur donc débarque dans la ville-bordel ou dans le bordel de la ville et ne tarde pas à s'apercevoir qu'elle est abiotique pour les hommes et les femmes jadis libres et errants sans tourmente dans les âmes.

Comme les hommes et les enfants, les femmes n'échappent pas non plus aux maléfices de la cité. Le narrateur de *Légende et vie d'Agoun'chich*, « nouvel Ulysse », comme le nomme à juste titre Bernadette Rey Mimoso-Ruiz dans son article « *Légende et vie d'Agoun'chich : un hymne sudique*<sup>24</sup> », découvre que les jeunes filles qui jadis :

ne se voilaient pas le visage qui resplendissait sous une frange de cheveux noirs... s'égaillaient dans les champs entre les hautes tiges porteuses de fleurs diaprées... s'asseyaient en cercle sur les dalles schisteuses (du torrent) pour s'épancher... parler d'amour et d'innocence... (p. 11).

se sont enlaidies par des objets et des rêves dans leur terre « sudique », relents néfastes des lointaines villes du Nord, quand elles n'ont pas tout simplement succombé aux sirènes de la ville qui les a prises dans ses rets :

Maintenant elles se laissent cloîtrer dans des appartements exigus ou des villas, elles ne sortent qu'accompagnées et elles ignorent tout des dangers extérieurs. Elles savent qu'elles sont dans une ville mais elles ne comprennent pas son fonctionnement. Elles ressemblent à ces reines des termites dont l'existence au fond de l'obscurité complète est vouée aux cycles de reproduction. Elles en ont même les apparences ; elles grossissent vite par inaction et tombent souvent malades. De fines et sveltes qu'elles étaient, elles deviennent adipeuses et lourdes (p. 11-12).

Comme le souligne Ibn Khaldûn, la ville est le lieu de la perte des valeurs « naturelles » des Bédouins amazighen tels la liberté, le courage, l'intrépidité, la révolte, l'honneur, l'hospitalité, la solidarité, la générosité, l'humilité, l'authenticité et la virilité<sup>25</sup>. Pire encore, vivre dans une villa, en ville, c'est perdre toute notion de courage : « *ce n'est bon que pour les pansus qui tremblent chaque fois qu'une clameur quelconque s'élève de la ville* » (*Une vie, un rêve, un peuple, toujours errants*, p. 157). Toutes ces qualités énumérées par Ibn Khaldûn se retrouvent incarnées par Agoun'chich, qui vengera sa sœur assassinée et combattra le colonialisme et ses collaborateurs indigènes, avant d'être acculé, à la fin, à se délester, la mort dans l'âme, à l'orée de la ville, de tout ce qui faisait de lui un homme libre :

Après avoir enterré sa mule hors de la ville... il s'affala aussitôt sur sa couche... Il passa ainsi deux jours et deux nuits sans boire ni manger. Il ne réfléchissait à rien, il faisait seulement un ménage sans précédent dans ses tréfonds. Tout lui semblait désormais terminé. « Le monde est fini, pensa-

---

<sup>24</sup> Bernadette Rey Mimoso-Ruiz, *Mohammed Khair-Eddine. Enfant terrible et guérillero littéraire*, op. cit., p. 252.

<sup>25</sup> Ibn Khaldûn, *Discours sur l'Histoire universelle*, op. cit, t. I, « La civilisation bédouine », p. 241 et suivantes.



t-il à plusieurs reprises. Mon monde à moi est enterré comme ma mule. Dieu faut-il que je devienne comme les autres, un homme ordinaire, moi qui n'ai rien à voir avec eux et qui combatis toute ma vie pour la justice ? ». Oui, lui disait une petite voix. Va te diluer dans l'anonymat des grandes villes. Tu seras commerçant ou policier, qui sait, mais ne retourne plus dans ta montagne ; elle ne t'appartient plus... Le jour même il enterra ses armes à côté de sa mule et prit le car pour Casablanca. (*Légende et vie d'Agoun'chich*, p. 158-159)

La ville ainsi tue l'homme, c'est-à-dire qu'il le dépouille de sa dignité, de sa fierté et de son identité. Mais cela ne concerne que le commun des mortels amazighen.

### 3. LA VILLE, BERCEAU DU POÈTE

C'est parce que justement la ville est un espace interdit au poète voire abiotique pour lui que ce dernier y arrache son droit de naissance et d'y vivre par la puissance et la rareté de sa différence. On le voit bien dans *Agadir* : le personnage-narrateur débarque dans la ville comme un simple fonctionnaire, chargé de « redresser une situation particulièrement précaire » (p. 10) d'une population en détresse. Il y vit l'expérience de la mort du commun des mortels mais il n'y succombe pas vu qu'il se dédouble, se fait autre pour et par l'expérience de l'aventure poétique et l'exigence du verbe. Il se sépare ainsi des autres pour se recréer « *je suis à recommencer point par point* » (p. 138), s'inventer autre. Pour cette auto-genèse solitaire, l'homme qui mute en poète se « *morfond... transgresse... tuméfie...* » (p. 21), s'encrapule, dirait Arthur Rimbaud, et finit par s'inventer toute une identité éclatée de rebelle, de déterreur de morts, d'« *aigre* », de parricide, de régicide, de déicide, d'adepte de la *tabula rasa*. Hassan Chafik l'a bien problématisé dans son article fervent et profond, « *Mohammed Khaïr-Eddine : une voix qui crie dans le désert*<sup>26</sup> » où il souligne que l'écriture de la dissidence implique la sortie hors du social pour s'inventer un moi artiste qui se situe à la marge de la société. Le poète ne naît pas à travers un « je » atone assimilable au « *nousseoiment* » mais se fabrique un « je » tonique, une sorte de « *moi-gonie* » qui le déifie ou le diabolise, ce qui revient au même. La ville donc « *détribalise* » l'individu et donc l'aliène et donc le détruit et de cela le *homo poesis* prend conscience et se transfigure. Le nomadisme et les espaces ouverts comme les déserts et les montagnes favorisent, par contre, la naissance des chanteurs qui incarnent les joies et les peines des tribus nomades et transhumantes, comme cela est évoqué dans *Légende et vie d'Agoun'chich* (p. 13 ; 126) et dans d'autres textes et notamment dans le récit *Il était une fois un vieux couple heureux* – qui selon moi est un texte apocryphe – où le retour du vieux Bouchaïb dans la terre sudique, loin des villes du Nord, est aussi un retour à sa profession de chanteur. Le vieux Bouchaïb

<sup>26</sup> Cf. Bernadette Rey Mimoso-Ruiz, *Mohammed Khaïr-Eddine. Enfant terrible et guérillero littéraire*, op. cit., p. 187-199.

compose des chants lyriques et épiques qui seront diffusés au grand public par la radio et des cassettes.

Le poète lui est à la fois une créature et un créateur de la ville et le chant n'est ni un mode ni un moule d'expression et de création pour lui, et ce, dès l'explicit d'*Agadir* où le « MOI » qui partira « avec un poème dans (sa) poche » balaie toute inclination pour le chant : « Je ne chanterai plus, je n'ai jamais chanté » (p. 143).

Déporté enfant vers Casablanca, ville présente dans de nombreux textes de Mohammed Khaïr-Eddine, – comme d'ailleurs *Agadir* –, il y rédigera avec son ami Mostafa Nissaboury, le célèbre manifeste POÉSIE TOUTE. Ce manifeste inspirera à Abdellatif Laâbi, venu de Rabat faire leur connaissance, accompagné du poète mystique Pierre Emmanuel, l'idée de la revue PAROLES qui se concrétisera, contre leur avis, sous le nom de *SOUFFLES*. Le narrateur-personnage du poète raconte dans de nombreux fragments sa rencontre avec cette ville, comme dans *Une Vie, un rêve, un peuple, toujours errants* :

Je suis un jour pour le Nord où tout changea. C'était la première fois que je voyais une ville. Je fus frappé par le nombre de voitures, de magasins, de cyclistes et par le bruit assourdissant de la cité (p. 137).

Dès le début, il fut stigmatisé comme un blédard, « un fils de chleuh » et un sauvage. Pour échapper à la stigmatisation, il déploie ses valeurs de sudique, à savoir la virilité et l'intrépidité mais aussi l'altruisme et rejoint par-là la tribu dissidente des poètes en se liant d'amitié avec le poète d'expression arabe Mesquini « un homme libre et un vrai patriote... », plus tard « jugé et condamné à trois ans d'emprisonnement pour complot contre la sûreté de l'Etat » (p. 140), le poète Rifain Rojo Leon et le poète casablançais Nissa, Mostafa Nissaboury.

Comme dans *La Mille et deuxième nuit*<sup>27</sup> de Mostafa Nissaboury, justement, la ville de Casablanca de Mohammed Khaïr-Eddine devient le théâtre de l'inversion des signes et des revers des masques : la misère se transforme en luxe (*Une vie, un rêve, un peuple, toujours errants*, p. 160)<sup>28</sup> et les personnages des *Mille et une Nuits* ne seront plus des personnages de contes à dormir debout<sup>29</sup>, car le poète y est né qui dérègle les sens, les espaces et les normes sociaux des citadins.

Avec la fille du général français qui voulait le revoir après qu'il ait largué les amarres comme le Rimbaud dans *Le Bateau ivre*, il y a ce dialogue qui mérite profonde réflexion :

---

<sup>27</sup> Mostafa Nissaboury, *La Mille et deuxième nuit*, Tanger, Editions maghrébines et internationales, 1980.

<sup>28</sup> Mohammed Khaïr-Eddine, *Une vie, un rêve, un peuple, toujours errants*, op. cit., p. 160.

<sup>29</sup> Marc Gontard, « Mostafa Nissaboury, La Mille et deuxième nuit ou le poème dégénéré », *Violence tu texte*, Paris/Rabat, L'Harmattan/Smer, 1981, p. 42-53.

- Pas question. Si je suis parti de chez moi, c'est pour être poète.
- Mais il faut faire des études universitaires pour être poète ou écrivain. Tous les écrivains français sont des docteurs.
- Tiens ! C'est une chose que je ne savais pas (p. 153).

Le détachement des normes de la doxa académique urbaine lui permet juste après de dénoncer les écrivains qui se vautrent dans leur tour d'ivoire et leurs salons mondains, loin de l'engagement qui doit être celui des écrivains authentiques (p. 154).

Mais le poète ne se contente ni de son « moi-gonie » ni de son rejet de la ville ou de sa réjouissance de l'avoir ou de la voir détruite, encore moins de la nostalgie de l'espace du nomadisme, il se veut aussi et surtout créateur d'une cité alternative, d'un espace urbain qui soit digne des hommes qui tiennent à la liberté et à la dignité. Je marque le pas ici pour faire appel à la perspicacité de Abderrahim Kamal qui montre, dans un article véhément mais juste, intitulé curieusement et ironiquement « *L'âne de Mohammed Khaïr-Eddine !* » toute l'intelligence du génie du poète quand il met au clair les utopies de Mohammed Khaïr-Eddine dans *Agadir*, à partir de l'anaphore « *La ville choisit* » (p. 21, 121 et 133) :

Il y a, en effet, dans *Agadir*, une pensée de la ville dont le fondement est l'in-fondation même : la chute inéluctable... à trois reprises (mais) donnant au narrateur, à chaque fois, la possibilité d'ériger une ville nouvelle, « sa ville », puisée dans la mémoire de sa chair<sup>30</sup>...

Venons-en maintenant à l'utopie explicitement conçue à la fin du roman où le narrateur, après une sorte de zoopsie autoptique, définit son utopie... une cité qui est la négation même d'une cité : sans centre urbain, sans structure répétitive, quelque chose de mobile et de disséminée, à l'image du texte lui-même. Son principe ? Faire disparaître une entité qui fait l'identité de toute ville, la rue...

L'utopie finale est fondamentalement stellaire et végétale en même temps puisqu'elle est à la fois « ville étoile » et jardin mimétique, presque anthropomorphique. Il y aurait dans cette utopie un principe caché : celui d'une certaine harmonie faite de correspondance entre le céleste/le stellaire (l'aérien, le divin) et le tellurique (l'archaïque végétal, animal et minéral. Khaïr-Eddine se rêve entre ciel et terre<sup>31</sup>.

Voici une citation certes longue, mais on y voit, on ne peut plus clairement, saisie d'une manière globale et infinitésimale, la ville de Khaïr-Eddine, « *l'absente* » de toutes les *metropolis*, étymologiquement, les « villes mères<sup>32</sup> », mais bien présente dans le monde des poètes, comme chez Charles Baudelaire, Arthur Rimbaud<sup>33</sup>, Saint-John Perse dans *Anabase*, « Ainsi la ville fut fondée et placée au

---

<sup>30</sup> Abderrahim Kamal, « *L'âne de Khaïr-Eddine !* », dans *Mohammed Khaïr-Eddine, Enfant terrible et guérillero littéraire*, op. cit., p. 143-144.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>32</sup> Lorenzo Kihlgren Grandi, « Le siècle métropolitain », *Le Monde diplomatique*, op. cit., p. 7.

<sup>33</sup> Antoine Raybaud, *Fabrique d'« Illuminations »*, Paris, Seuil, 1989, p. 67-106.

matin sous les labiales d'un nom pur<sup>34</sup> » ou encore chez Mohammed Dib dans la ville souterraine de *Qui se souvient de la mer*<sup>35</sup> et dans le poème de Mahmoud Darwich « A Jérusalem » où le poète se fait assassiner mais ne meurt pas :

A Jérusalem, je veux dire à l'intérieur  
des vieux murs,  
Je marche d'un temps vers un autre  
sans un souvenir  
qui m'oriente... Après, Une soldate me crie soudain :  
Encore toi ? Ne t'ai-je pas tué ?  
Je dis : Tu m'as tué... mais, comme toi,  
J'ai oublié de mourir<sup>36</sup>.

L'homme meurt dans la ville et le poète y naît. Ambiguïté et paradoxe tels sont les traits qui caractérisent la ville des poètes. Un des personnages d'*Une odeur de mantèque*<sup>37</sup>, de retour à Tafraout, village de naissance de Mohammed Khaïr-Eddine, explique aux siens ce qu'est la ville :

La ville ! Ah ! Vous ne connaissez pas encore la ville et peut-être même ne la connaîtrez jamais. Elle est inquiétante, la ville. Trop grande pour un villageois, trop petite pour un sahraoui ! L'mdint ! En arabe Al-Madina ! Quand je dis l'mdint, ne croyez pas qu'il s'agit d'un cimetière puisque en berbère nous appelons un cimetière l'mdint. C'est peut-être pareil, si vous voulez, mais ce n'est décidément pas la même chose (p. 163).

## CONCLUSION

L'image de la ville chez Mohamed Khaïr-Eddine a permis de remonter à l'archéologie de la ville dans la pensée et la perception d'Ibn Khaldûn qui a bien relevé, au XIV<sup>e</sup> siècle, ses conséquences néfastes sur les Amazighen qui répondent à son appel, mais aussi à sa vision utopique comme on la retrouve au XIX<sup>e</sup> siècle chez les poètes de la modernité tels Charles Baudelaire et Arthur Rimbaud et au XX<sup>e</sup> siècle chez Saint-John Perse et bien d'autres. Mais l'image et l'imagerie de la ville nous ramène toujours à la construction du texte chez Mohammed Khaïr-Eddine, un texte où la littérature des normes et des canons est détruite et par la suite remplacée par un texte qui devient la vraie cité du poète et des lecteurs qui voudront bien apprendre à être ses concitoyens : cette

---

<sup>34</sup> Saint-John Perse, « Anabase, IV », *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, La Pléiade, rééd, 1998, p. 98.

<sup>35</sup> Mohammed Dib, *Qui se souvient de la mer*, Paris, Seuil, 1962.

<sup>36</sup> Mahmoud Darwich, *Anthologie (1992-2005), Poèmes traduits de l'arabe, Edition Bilingue*, par Elias Sanbar, choisis et présentés par Farouk Mardam-bey, *Etat de siège*, Actes Sud, Babel, 2009, p. 231-233.

<sup>37</sup> Mohammed Khaïr-Eddine, *Une odeur de mantèque*, Paris, Seuil, 1976.

cité, comme Kha r-Eddine l'a si bien précisé, n'est ni un roman, ni un poème mais UNE ÉCRITURE<sup>38</sup>, la seule invention de l'homme pour défier les Dieux et les hommes du pouvoir.

BERNOUSSI SALTANI

(ancien professeur à l'Université de Mainz)

## BIBLIOGRAPHIE

- ABBOUBI Abdellatif, Mohammed Kha r-Eddine, *Le temps des refus, entretiens 1966-1995*, Paris, l'Harmattan, 1998.
- BAUDELAIRE Charles, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, La Pléiade, t. I, 1975.
- DARWICH Mahmoud, *Anthologie (1992-2005), Poèmes traduits de l'arabe, Edition Bilingue, par Elias Sanbar, choisis et présentés par Farouk Mardam-bey, « Etat de siège »*, Actes Sud, Babel, 2009.
- DEJEUX Jean, *Littérature maghrébine de langue française*, Ottawa, Editions Naaman, 1973.
- MEZGUELDI Zohra (dir.), Mohammed Kha r-Eddine, *Expressions maghrébines*, vol. 5, né 2, hiver 2006.
- GONTARD Marc, *Violence tu texte*, Paris/Rabat, l'Harmattan/Smer, 1981.
- IBN Khaldûn, *Discours sur l'Histoire universelle, Al'Muqaddima*, traduction nouvelle, préface et notes par Vincent Monteil, Paris, Sindbad, 1978, t. II.
- KIHLGREN GRANDI LORENZO, « Le siècle métropolitain », *Le Monde diplomatique, Manière de voir, Les villes, avenir de l'humanité ?*, né 175, Février-Mars 2021.
- MEMMI Albert, *Portrait du colonisé précédé de portrait du colonisateur et d'une préface de Jean-Paul Sartre*, Paris, r ed ; Payot, 1973.
- PERSE Saint-John, « Anabase, IV », *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, La Pléiade, r ed, 1998.
- RAYBAUD Antoine, *Fabrique d'« Illuminations »*, Paris Seuil, 1989.
- SALTANI Bernoussi (dir.), Mohammed Kha r-Eddine. *Enfant terrible et guérillero littéraire*, Lecce, Interculturel/Francophonies, né 35, Juin- Juillet 2019.

---

<sup>38</sup> Mohammed Kha r-Eddine, interviewé par Josiane Duranteau, *Les Lettres françaises*, Paris, 20 septembre 1967, in Abdellatif Abboubi, *op. cit.*, p. 21.